

LOUIS-CLAUDE DE SAINT-MARTIN

CORRESPONDANCE THÉOSOPHIQUE

avec

N.A. KIRCHBERGER

(1792-1797)

suivie de la correspondance de Saint-Martin

avec

FRANÇOIS VICTOR et SOPHIE EFFINGER

**Nouvelle édition procurée
par**

ROBERT et CATHERINE AMADOU

AVERTISSEMENT

La Correspondance inédite de L.-C. de Saint-Martin, dit le Philosophe inconnu, et Kirchberger, baron de Liebistorf¹, par Louis Schauer et Alphonse Chuquet, n'a longtemps laissé de rendre service, car elle est restée jusqu'à ce jour la seule édition, et assez fiable, de ces lettres spirituelles très précieuses, échangées, durant cinq années révolutionnaires, entre un maître de théosophie et un apprenti, bientôt un compagnon dans la même carrière².

Schauer et Chuquet, dis-je : les braves gens ! quel martiniste, quel saint-martinien ne leur est redevable, hommage à eux, merci ! Mais hélas, quel mauvais livre, en dépit de la matière première et des meilleures intentions ! Plusieurs pièces manquent et d'autres ne figurent qu'en partie. Sans préjuger de leur copie de base, la transcription est douteuse, à en juger par le nombre des erreurs de lecture et des lacunes ; les coquilles d'imprimerie fourmillent.

En outre, pour n'avoir été jamais réédité durant 140 ans³, l'ouvrage a fini par devenir rare en librairie et recherché, en dépit de sa faiblesse notoire, à cause de sa singularité.

Au cours d'une vie avec le Philosophe inconnu, la Providence ayant mis son fidèle étudiant en mesure de procurer la meilleure édition possible à ce jour de la correspondance en cause, et le texte en est sûr, comment eussé-je renâclé devant une besogne non moins obligeante que charitable⁴ ?

Le thème est ici de théurgie, extérieure et intérieure, l'une et l'autre orientées d'intention à ouvrir le cœur, et d'abord la voie qui y mène. Mais la voie interne y va mieux : c'est la leçon constante de Saint-Martin.

Deux hommes de désir, un élu et son premier élève dirigent leurs efforts en ascèse et en science, au fil d'un échange de sentiments et de pensées, incarnés dans un monde inquiet. Non plus que nous-mêmes aujourd'hui, l'un et l'autre ne voulaient - l'auraient-ils pu ? - dénier l'embarras des circonstances ni même le discernement, voire les soins dont elles nous requièrent. Moyennant notre désir analogue au leur, notre repérage identique et une même application du cœur, les lettres de deux frères du libre esprit, conviennent à notre actualité profane⁵.

Soyons attentifs : la genèse du nouvel homme s'inaugure, puis sa croissance avance, avant que l'homme en perfection spirituelle ne reçoive les consignes de son ministère. Cette correspondance tient, sous une forme attrayante, d'un breviaire théosophique. *SOPHLA* y convoque, en effet, ses amis de tout temps dans un livre de la plus haute sagesse

R.A.

¹ E. Dentu, 1862. La première lettre imprimée est de Kirchberger, le 22 mai 1792, la dernière, d'ailleurs fragmentaire est du 7 novembre 1797. Pour mémoire, les dates de Louis-Claude de Saint-Martin, 1743-1803, et celles de Niklaus Anton Kirchberger, seigneur de Liebistorf, 1739-1799.

² Pour mémoire (voir la note critique), une édition très partielle mais supérieure à l'édition de 1862 : Louis Moreau, *Réflexions sur les idées de Louis-Claude de Saint-Martin, le théosophe*, suivies de fragments d'une correspondance inédite entre Saint-Martin et Kirchberger, Lecoffre, 1850 ; de brèves et nombreuses citations, d'après un microfilm du manuscrit de Lausanne, ap. Antoine Faivre, Kirchberger et l'illuminisme du dix-huitième siècle, La Haye, M. Nijhoff, 1966, passim.

³ Un fac-similé de *la Correspondance*... était au programme des *Oeuvres majeures* (puis *Oeuvres complètes*) de Saint-Martin en cours de publication chez G. Olms (Hildesheim, RFA) ; le titre a disparu depuis que l'invention du fonds Z a permis de périmé cette édition pionnière avec la présente ; les *Oeuvres complètes* s'honoreraient de reprendre cette dernière dans la section des correspondances du Philosophe inconnu.

⁴ Une première édition des dernières lettres de la correspondance de Saint-Martin avec Kirchberger, puis de sa correspondance avec F. V. Effinger, gendre de celui-ci, a été publiée dans *l'Initiation*, 1960-1961.

⁵ Dans *le Crocodile ou la guerre du bien et du mal...* (1799), Saint-Martin décrit et analyse, il prophétise cet état présent. Une nouvelle édition commentée de cet ouvrage fondamental pour notre temps marquera, entre autres, l'année 2003, bicentenaire du retour à Dieu du Philosophe inconnu ; la même année, un fac-similé de l'originale est prévu dans les *Oeuvres complètes* de S.M. (Hildesheim, G. Olms).

1

KIRCHBERGER À SAINT-MARTIN

22-5-1792

Monsieur,

¹ Ne soyez pas surpris de recevoir la lettre d'un inconnu ; ce sont vos ouvrages et votre mérite personnel, auquel je ne suis pas entièrement étranger, qui m'ont mis la plume à la main.

² Pendant que la plupart des penseurs s'occupent des intérêts qui agitent les nations, j'emploie mes heures de loisir à l'étude des vérités qui ont une influence plus directe et infiniment plus étendue sur le bonheur des hommes que les révolutions politiques.

³ Sur ces objets qui agrandissent la sphère des connaissances humaines en nous indiquant combien peu jusqu'à présent nous avons su et de quelle importance sont les choses qui nous restent encore à savoir, je vous avouerai, Monsieur, avec la sincérité et la franchise d'un Suisse, que l'écrivain le plus distingué à mes yeux et le plus profond de ce siècle est l'auteur *des Erreurs et de la vérité* [1775], et qu'une correspondance avec lui me procurerait une des plus grandes satisfactions de ma vie.

⁴ Dans cet ouvrage, Monsieur, vous avez couvert d'un voile quelques vérités importantes, pour ne pas les exposer à la profanation de ceux dont le cœur est perverti et dont les yeux sont fascinés par les préjugés du vulgaire ou les sophistications des prétendus philosophes.

⁵ Mais j'ose croire, et même avec quelque certitude que l'auteur *des Erreurs et de la Vérité* ne se refusera pas à des éclaircissements vis-à-vis des personnes qui cherchent cette vérité de bonne foi, et qu'à l'instar du plus grand Modèle il cherche à répandre la lumière autant que possible. Chaque page de ce livre admirable respire un sentiment de bienveillance, et cette bienveillance me garantit mon assertion.

⁶ Je crois avoir deviné ce que vous entendez sous la dénomination de la cause active et intelligente, dans l'ouvrage *des Erreurs et de la Vérité* ; je crois avoir compris de même dans quel sens on a pris le mot de *vertus* dans le *Tableau naturel* [1782]. Il ne me reste aucun doute sur cette terminologie.

⁷ Suivant moi, la cause active est la vérité par excellence, et si quelqu'un demande comme Pilate : "Quid est veritas ?" ["Qu'est-ce que la vérité ?" (Évangile

selon Jean XVIII, 38)], je lui dirais qu'il doit transposer les lettres de sa question et qu'il y trouvera la réponse : "*Est vir qui adest !*" ["Présent !"].

⁸ Mais c'est la connaissance physique de cette cause active et intelligente, connaissance qui ne soit sujette à aucune illusion quelconque, qui me paraît le grand nœud de l'ouvrage *des Erreurs* ; je le répète, une connaissance qui ne soit sujette à aucune illusion quelconque. Car le sens interne même peut quelquefois être sujet à erreur, parce que nos sens et notre imagination parlent souvent si haut et notre sentiment intérieur peut quelquefois être si multiplié, surtout dans le tourbillon des affaires, que nous ne sommes pas toujours en état d'entendre la voix douce et délicate de la vérité.

⁹ Cependant, rien de plus important que de la discerner avec quelque *certitude*. Car, "si [cependant] cette cause active et intelligente ne pouvait jamais être connue sensiblement par l'homme, il ne pourrait jamais être sûr d'avoir trouvé la meilleure route et de posséder le véritable culte, puisque c'est cette cause qui doit tout opérer et tout manifester. Il faut donc que l'homme puisse avoir la certitude dont nous parlons, et que ce ne soit pas l'homme qui la lui donne ; il faut que cette cause elle-même offre clairement à l'intelligence et *aux yeux* de l'homme les témoignages de son approbation ; il faut enfin, si l'homme peut être trompé par les hommes, qu'il ait des moyens de ne se pas tromper lui-même et qu'il ait sous la main des ressources d'où il puisse attendre des secours évidents." [*Des Erreurs et de la Vérité*, p. 223 ; italiques de K.]

¹⁰ C'est sur ce point essentiel que des éclaircissements me seraient infiniment précieux. Comment arriver avec certitude à cette connaissance physique de la cause active et intelligente ? Les *vertus* du *Tableau naturel* sont-elles des aides à cette connaissance physique ? Et comment la connaissance physique des *vertus* mêmes devient-elle possible ? Voilà des questions sur lesquelles je recevrais tout ce que vous jugeriez à propos de me communiquer, avec reconnaissance et avec respect, car il n'y a que des motifs bien respectables qui puissent vous engager à prendre la peine de cette communication.

¹¹ J'ose encore vous prier d'ajouter une autre grâce, c'est de me mander quels sont les livres qui partent effectivement de votre plume et quels sont ceux qui exposent vos sentiments sans mélange d'opinions étrangères ?

¹² Vous voyez, Monsieur, avec quelle confiance je m'adresse à vous et , en attendant un mot de réponse de votre part auquel je serais très sensible, je vous prie d'agréer l'hommage sincère de mes sentiments les plus distingués.

Berne en Suisse
le 22 mai 1792

[Signé :] Kirchberguer, baron de Liebistorf,
membre du Conseil souverain de la République Berne

2

SAINT-MARTIN À KIRCHBERGER

8.6.1792

Paris, le 8 juin 1792

Monsieur,

¹ Je ne m'arrêterai point à vous remercier pour mon propre compte des choses flatteuses que vous avez la bonté de m'adresser par votre lettre du 22 mai dernier. Je veux m'oublier pour ne m'occuper que de rendre grâces avec vous à l'Auteur de toute sagesse, qui a permis que votre belle âme sentît le besoin de s'approcher de cette source de toutes nos félicités.

² Je vois que vous avez parfaitement saisi le sens de la cause active et intelligente et celui du mot *vertus*, et je crois que c'est là le germe radical de toutes les connaissances.

³ Quant aux fruits qui en doivent résulter, ils ne peuvent naître que selon les lentes lois de la végétation à laquelle nous sommes obligés de participer depuis la chute, et ces fruits ne peuvent se connaître qu'à mesure qu'ils naissent.

⁴ Vous paraissez trop instruit pour ignorer que l'âme de l'homme est la terre où ce germe se sème et où, par conséquent tous les fruits doivent se manifester. Suivez la comparaison de saint Paul, Première aux Corinthiens, chapitre 15, sur la végétation spirituelle et corporelle, et vous verrez clairement la vérité de cette parole du Sauveur : "Personne ne peut voir le royaume de Dieu s'il ne naît de nouveau." (Jean III, 3).

⁵ Ajoutez-y seulement que cette renaissance dont parle le Sauveur se peut faire de notre vivant, au lieu que saint Paul parlait de la résurrection finale. Cette œuvre est celle à laquelle nous devrions travailler tous, et si elle est laborieuse, elle est aussi remplie de consolations par les secours que

nous y recevons lorsque nous nous déterminons bien courageusement à l'entreprendre.

⁶ Indépendamment du Grand Jardinier qui sème en nous, il y en a nombre d'autres qui arrosent, qui taillent l'arbre et qui en facilitent l'accroissement, toujours sous les yeux de cette divine Sagesse qui ne tend qu'à orner ses jardins, comme tous les autres cultivateurs, mais qui ne peut les orner que de nous, parce que nous sommes ses plus belles fleurs. Je comprends bien que c'est sur la nature de ces jardiniers que tombe votre question et votre incertitude de savoir les discerner ; mais n'oublions pas la voie douce des progressions.

⁷ Commençons par mettre à profit les petits mouvements de vertus, de foi, de prières et d'œuvres qui nous sont donnés ; ceux-là nous en attireront d'autres, qui porteront aussi leur lumière avec eux-mêmes, et ainsi de suite jusqu'au complément de la mesure particulière de chaque individu ; et nous verrons que la seule raison pour laquelle les hommes ont de l'inquiétude et de l'embarras, c'est qu'ils enjambent toujours les époques de leur végétation, tandis que s'ils s'occupaient bien prudemment et bien résolument de l'époque et du degré où ils se trouvent, la marche leur paraîtrait naturelle, facile, et ils verrraient d'eux-mêmes naître la réponse à côté de leurs questions.

⁸ Ne soyez donc point surpris, Monsieur, que je ne puisse vous envoyer d'éclaircissements plus positifs sur un objet qui ne consiste que dans l'exercice et dans l'expérience. Je vous tromperais si je vous offrais autre chose, je me tromperais moi-même et je ferais injure à Celui que je me fais gloire de reconnaître hautement parmi les hommes pour le seul maître que nous devions avoir et que nous devions suivre.

⁹ Vous désirez savoir, Monsieur, quels sont les ouvrages qui sortent de la même plume que celui *des Erreurs et de la Vérité*. Ce sont jusqu'à présent le *Tableau naturel*, imprimé en 1782, et *l'Homme de désir*, imprimé il y a deux ans [à Strasbourg]. L'édition était en très petit nombre et il n'en existe plus, mais j'ai appris qu'un libraire nommé Grabit, rue Mercière, à Lyon, venait d'en faire une réimpression pour son compte.

¹⁰ En outre, il y a actuellement sous presse deux ouvrages de la même plume, l'un intitulé *Ecce homo* [1792] et ayant pour but de prévenir contre les merveilles et les prophéties du jour, un petit volume in-12 ; l'autre intitulé *le Nouvel Homme* [1792], beaucoup plus considérable et ayant pour objet de peindre ce que nous devrions attendre de notre régénération, un volume in-8°. Ce dernier a précisément de grands rapports avec l'objet qui vous intéresse et sur lequel je vous ai exposé ci-dessus mes idées en abrégé. Les deux ouvrages s'impriment à Paris à l'imprimerie du Cercle social, rue du Théâtre français, n° 4. Je ne suis absolument pour rien dans les frais pécuniaires de cette entreprise et ne veux être absolument pour rien dans les profits s'il y en a. Je les laisse tous à celui qui, par ses avances, en est le légitime propriétaire ; ainsi, si votre intention est de vous les procurer, vous

saurez où vous adresser. L'*Ecce homo* sera imprimé dans un mois ; le *Nouvel Homme* ne le sera pas avant deux ou trois.

¹¹ Ce *Nouvel homme* est écrit il y a bientôt deux ans. Je ne l'aurais pas écrit, ou je l'aurais écrit autrement, si alors j'avais eu la connaissance que j'ai faite depuis des ouvrages de Jacob Böhme, auteur allemand [1575-1624], dont sûrement vous n'ignorez pas l'existence. Je ne suis plus jeune, étant tout près de ma cinquantième année, et c'est à cet âge avancé que j'ai commencé à apprendre le peu d'allemand que je sais, et uniquement pour lire cet incomparable auteur. Depuis quelques mois je me suis procuré une traduction anglaise d'une grande partie de ses ouvrages, l'anglais m'étant un peu plus familier.

¹² C'est avec franchise, Monsieur, que je reconnais n'être pas digne de dénouer les cordons des souliers de cet homme étonnant, que je regarde comme la plus grande lumière qui ait paru sur la terre après Celui qui est la lumière même. Comme sa langue ne doit point vous être étrangère, quoiqu'il écrive peu régulièrement et surtout peu clairement, je vous exhorte, si vous en avez le temps, à vous jeter dans cet abîme de connaissances et de profondes vérités, et vous verrez par là combien l'intérêt que je prends à votre avancement est réel et sincère.

¹³ Je dois vous prévenir cependant qu'il y a encore deux points essentiels de sa doctrine sur lesquels je ne suis pas entièrement d'aplomb ; mais je ne prononce pas jusqu'à ce que je sois plus initié dans la profondeur de ses principes.

¹⁴ Il y a une édition allemande de ses œuvres faites à Amsterdam en 1682 [éd. J. G. Gichtel en 15 vols.] ; elle est extrêmement rare. J'ai su l'année dernière à Strasbourg que l'on en faisait une à Leipzig qui doit être finie à présent.

¹⁵ Si vous me faites l'honneur de m'écrire, Monsieur, vous pouvez m'adresser vos lettres *chez Madame* [Louise-Marie-Thérèse d'Orléans] *la duchesse de Bourbon* [1750-1822], à Paris. Mais, je vous prie, supprimez à jamais le titre d'auteur.

¹⁶ Il ne me reste de place, Monsieur, que pour vous offrir l'hommage de mes sentiments les plus distingués.

[Signé :] St. Martin

KIRCHBERGER À SAINT-MARTIN

30.6.1792

[Morat,] 30 juin 1792

Monsieur,

¹ C'est avec la plus grande satisfaction que j'ai reçu la lettre que vous avez eu la bonté de m'adresser le 8^e de ce mois. Les conseils qu'elle contient et l'espérance que vous me donnez d'une continuation de correspondance a fait naître chez moi la reconnaissance la plus sincère.

² Je crois qu'il y a des degrés mitoyens et subalternes où les conseils et les indications, tout comme les livres écrits par les élus, peuvent être d'une très grande utilité, comme des instruments secondaires que la Providence choisit pour l'avancement des hommes. Du reste, soyez persuadé que je respecterai toujours vos motifs, si vous en avez pour ne pas me communiquer encore la solution des questions que je pourrai vous adresser.

³ Il y a, par exemple, une foule de points importants dans la 17^e et 19^e section du *Tableau naturel*, sur lesquels, si vous voulez un jour me le permettre, je prendrai la liberté de vous faire différentes demandes. Mais je vous prie de ne pas en faire dépendre notre correspondance ; un simple silence sur ces articles me sera une réponse suffisante et n'empêchera pas que le reste de votre lettre n'ait toujours un très grand prix pour moi.

⁴ L'indication des ouvrages sortis de votre plume m'était très intéressante, elle a confirmé mes propres idées sur cet objet. J'attends avec empressement l'*Ecce homo* et le *Nouvel Homme*, pour lesquels je viens d'écrire aux directeurs de l'imprimerie du Cercle social.

⁵ J'irai à Berne au premier jour pour tâcher de découvrir les ouvrages de Jacob Böhme. Le bien que vous m'en dites me les fera lire avec soin, sa langue est ma langue maternelle et pendant quelques mois de séjour à la campagne, ici à Morat, j'espère de trouver assez de loisir pour les lire avec attention. Je ne les ai jamais vus qu'accidentellement dans ma jeunesse, mais sans les comprendre et, ce qui ne devrait pas être un mérite, sans les juger.

⁶ Avant que d'entrer dans les occupations de la vie publique, j'ai employé une partie de mon temps à l'étude de la nature, et c'est par le *Tableau naturel* que j'ai appris que les phénomènes physiques peuvent quelquefois servir de type aux vérités intellectuelles. Je rapporterai deux observations semblables, elles serviront du moins à vous exposer les idées que je me fais de la régénération de l'homme, idées sur lesquelles je vous prie de me communiquer votre jugement.

⁷ Lorsqu'on veut unir deux substances qui, par leur nature, sont trop distantes pour s'unir, il faut leur joindre une troisième qui ait une affinité, une analogie avec l'une et l'autre. Ainsi, si l'on veut unir l'huile et l'eau, il faut y joindre un alcali fixe : alors l'huile et l'eau se mêlent intimement.

⁸ Ce fait me paraît être le type des agents intermédiaires ; il faut que ces agents participent et soient assimilés à la nature des êtres qu'ils doivent unir. Le principal, le plus sublime et, dans un sens, l'unique agent intermédiaire est la cause active et intelligente (I^{re} à Timothée II,5 ["Car il y a un seul Dieu, et aussi un seul médiateur entre les hommes, Jésus-Christ homme."]).

⁹ Outre cela, je crois - et je fonde ma croyance non seulement sur l'analogie de la nature, mais sur la Sainte Écriture même - que la Sagesse divine se sert encore d'agents, ou de *vertus*, pour faire entendre les paroles du Verbe dans notre intérieur. Un des passages les plus remarquables sur cette matière est le 20^e verset du 103^e psaume, qui, à ce que je crois, est le 104^e dans la version de l'Église romaine ["Bénissez l'Éternel, vous ses anges, qui êtes puissants en force, et qui exécutez sa parole, en obéissant à la voix de sa parole !"].

¹⁰ Cette doctrine des agents intermédiaires est, suivant moi, supérieurement traitée dans le *Tableau naturel*, et encore, mais pas d'une manière aussi détaillée, dans les ouvrages d'une dame française [Jeanne-Marie Bouvier de La Motte, Madame Guyon (1648-1717)] qui, pendant sa vie, fut cruellement persécutée, ridiculisée et calomniée, pour avoir été l'amie de M. l'archevêque de Cambrai, M. [François de Salignac] de [La Mothe-] Fénelon [1651-1715] dont la droiture et les talents blessaient l'ambition de M^{me} [Françoise d'Aubigné, marquise] de Maintenon [1635-1719] et l'amour-propre de M. de Meaux [Jacques-Bénigne Bossuet (1627-1704)]. Cette femme extraordinaire dit des choses admirables sur les *vertus* [en parlant de l'universel "ministère des esprits bienheureux", à propos d'Apocalypse, VIII,5], dans le VIII^e volume de son *Explication du Nouveau Testament* [= *Le Nouveau Testament de Notre Seigneur Jésus-Christ, avec des explications et réflexions qui regardent la vie intérieure, divisé en huit tomes*, éd. Pierre Poiret, Cologne (=Amsterdam), 1713], p. 114, ouvrage assez peu connu.

¹¹ Combien l'action des agents, ou des *vertus*, est nécessaire pour préparer notre âme à l'union totale avec le Verbe, se prouve, suivant moi, encore très

bien, par un passage du prophète Malachie, chap. III,1 ["Voici, j'enverrai mon messager ; il préparera le chemin devant moi, et soudain entrera dans son temple le Seigneur que vous cherchez ; et le messager de l'alliance que vous désirez, voici, il vient, dit l'Éternel des armées."] ; *item*, par l'épître aux Hébreux, I,14 ["Ne sont-ils pas tous des esprits au service de Dieu, envoyés pour exercer un ministère en faveur de ceux qui doivent hériter du salut ?"] et le 12^e verset du psaume 90, suivant votre version ["Ils te porteront sur les mains, de peur que ton pied ne heurte contre une pierre."].

¹² Mais je crois que c'est principalement sur nos corps qu'ils exercent leur pouvoir ; car, s'ils agissent sur nos esprits, c'est à cause de l'union de l'âme et du corps, ainsi qu'ils peuvent produire dans les âmes qui leur sont unies des effets qui sont propres à favoriser l'efficace de la grâce ; les uns en nous fournissant des pensées, les autres en faisant apercevoir leur présence dans notre cœur, pris au sens physique, par une sensation agréable, une chaleur douce qui porte le calme et la tranquillité dans notre âme.

¹³ Il y a des personnes qui appellent cette sensation le sentiment de la présence de Dieu ; on pourrait l'appeler, à ce que je crois, avec plus de précision, le sentiment de la présence des agents intermédiaires qui font la volonté de Dieu. Je crois que nous nous apercevons de cette réaction des *vertus* toutes les fois que nous cherchons le Verbe, non pas hors de nous, mais dans nous-même, et que nous jetons un regard intellectuel sur le temple qu'il habite (Jean, XIV,20 ["En ce jour-là, vous connaîtrez que je suis en mon Père, que vous êtes en moi, et que je suis en vous."], I^{re} aux Corinthiens, VI,19 ["Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint-Esprit qui est en vous, que vous avez reçu de Dieu, et que vous ne vous appartenez point à vous-mêmes ?"]). Je crois qu'avec le temps, en continuant cette adhérence au Verbe, nous pouvons, à l'aide de ces mêmes *vertus*, outrepasser la sensation de la présence aperçue, et nous unir au Verbe même (I^{re} aux Corinthiens, VI,17 ["Mais celui qui s'attache au Seigneur est avec lui un seul esprit."]).

¹⁴ Je crois aussi que, pendant les moments de la présence aperçue, nous ne serions pas capable de faire quelque chose qui puisse déplaire à la cause active et intelligente, et que cet exercice nous procure la nourriture de l'âme, qui nous vient par le canal des *vertus*.

¹⁵ Pour nous faciliter autant que possible notre union avec les agents intermédiaires qui sont nos amis, nos aides et nos conducteurs, je crois qu'il faut une grande pureté du corps et de l'imagination, un éloignement de tout ce qui peut dégrader notre organisation, ainsi qu'une grande sobriété physique et morale, que tout homme sensé tâche déjà d'observer par habitude, pendant que, d'un autre côté, un usage prudent des objets de la nature augmente peut-être nos facultés de l'âme au lieu de les détériorer.

¹⁶ Par exemple, la respiration de l'air pur, vital et déphlogistique [c'est-à-dire incombustible et incalcinable], qui sort des feuilles d'un arbre éclairé par le soleil du matin, ranime notre être. Outre qu'il m'a toujours paru que la lumière naturelle élémentaire pouvait peut-être devenir l'enveloppe des agents bienfaisants dans quelques-unes de leurs manifestations ; mais là-dessus je ne fais que balbutier ; vous m'en direz sur cet objet votre opinion, si vous le jugez convenable.

¹⁷ À côté des soins physiques, il y a des qualités habituelles de l'âme qui me paraissent les dispositions les plus essentielles pour entrer en liaison avec ces êtres bienfaisants qui, depuis la chute de l'homme, sont devenues si nécessaires à sa réhabilitation.

¹⁸ La principale me semble un anéantissement profond devant l'Être des êtres, ne conservant d'autre volonté que la sienne, en nous remettant à lui, avec un abandon sans limite et une confiance sans borne ; n'ayant qu'un seul et unique mais indestructible désir de surmonter tous les obstacles qui sont entre la lumière et nous.

¹⁹ Vous voyez, Monsieur, que je vous fais ma profession de foi, en vous exposant mes idées sur le chemin à suivre pour arriver à notre grand but. Votre expérience qui vous met en même de connaître les écueils de la route, vos sentiments respectables et votre désir d'étendre le royaume de notre Chef m'assurent que vous ne vous refuserez pas à me les indiquer et je regarderais chacune de vos lettres comme une faveur.

²⁰ Votre image des jardiniers, de celui qui plante et de ceux qui arrosent, est consolante et sublime, parce que, pour le bonheur de l'humanité, elle est vraie.

²¹ Je réserve pour une autre lettre, celle-ci étant déjà trop longue, ma seconde observation sur la nature élémentaire, qui forme un type plus frappant encore pour produire un effet opposé, c'est-à-dire pour diviser ce qui est réuni, et peut se rapporter à séparer l'homme du zéro dont il est enclavé.

²² En attendant un mot de votre part, permettez-moi de vous dire que mon âme se sent attirée vers la vôtre et que rien n'est plus sincère que les sentiments distingués dont je serai toujours pénétré pour vous.

Morat, dans le canton de Berne
en Suisse, le 30 juin 1792

[Signé :] Kirchberguer de Liebistorf

SAINT-MARTIN À KIRCHBERGER

12.7.1792

Paris, le 12 juillet 1792

¹ Sans doute, Monsieur, qu'il y a des degrés mitoyens où les conseils et les livres sont utiles, mais ils ne le sont que pour nous découvrir le pays que nous ignorions. C'est ensuite à nos efforts et à notre expérience à nous y conduire.

² Je ferai tout ce qui sera en moi pour répondre à vos questions, et ma réserve, si j'en ai jamais, sera toujours pour votre plus grand bien. Je n'ai point ici sous les yeux le *Tableau naturel*, ainsi ayez le bonté de citer en entier les passages sur lesquels vous désirez des éclaircissements.

³ Je suis charmé que vous vous soyez occupé des sciences naturelles : c'est une excellente introduction aux grandes vérités ; c'est par là qu'elles transpirent, et, en outre, ces sciences naturelles accoutumant l'esprit à la précision et à la justesse, ce qui est très important dans les objets supérieurs qui, par l'éloignement où nous en sommes ici-bas, peuvent nous exposer à des méprises bien préjudiciables.

⁴ Votre loi de l'affinité chimique est une loi universelle que vous avez trop bien sentie pour que j'aie besoin de vous en faire le développement. La nature, l'esprit, le Réparateur, voilà les différents alcalis fixes qui nous sont donnés pour notre réunion avec Dieu ; car notre crime primitif [*vulgo* le péché originel] a fait de nous une substance bien hétérogène pour le Suprême Principe.

⁵ Je crois comme vous, Monsieur, que la Sagesse divine se sert d'agents et de *vertus* pour faire entendre son Verbe dans notre intérieur ; aussi devons-nous recueillir avec soin ce qui se dit en nous. Madame Guyon, dont vous me parlez a très bien écrit sur cela, à ce qu'on m'a dit, car je ne l'ai pas lue.

⁶ Vous croyez que c'est principalement sur nos corps qu'ils agissent (ces agents) : il y en a pour cette partie extérieure de nous-mêmes, mais leur œuvre s'arrête là et doit se borner à la préservation et au maintien de la forme en bon état, chose à laquelle nous leur aidons beaucoup par notre régime de sagesse physique et morale.

⁷ Mais gardons-nous de nous trop reposer sur eux ; ils ont des voisins qui agissent aussi sur cette même région et qui ne demandent pas mieux que de s'emparer de notre confiance, chose que nous sommes assez disposés à leur accorder en raison des secours extérieurs qu'ils nous procurent ou que, plus souvent encore, ils se contentent de nous promettre.

⁸ Je ne regarde donc tout ce qui tient à ces voies extérieures que comme les préludes de notre œuvre, car notre être étant central, doit trouver dans le centre où il est né tous les secours nécessaires à son existence.

⁹ Je ne vous cache pas que j'ai marché autrefois [dans l'Ordre des chevaliers maçons élus coëns de l'univers] par cette voie féconde et extérieure, qui est celle par où l'on m'a ouvert la porte de la carrière. Celui qui m'y conduisait [= Martinez de Pasqually (1710 ?-1774)] avait des *vertus* très actives, et la plupart de ceux qui le suivaient avec moi en ont retiré des confirmations qui pouvaient être utiles à notre instruction et à notre développement.

¹⁰ Malgré cela, je me suis senti de tout temps un si grand penchant pour la voie intime et secrète, que cette voie extérieure ne m'a pas autrement séduit, même dans ma très grande jeunesse ; car c'est à l'âge de 23 ans [à Bordeaux] que l'on m'avait tout ouvert sur cela. Aussi, au milieu de ces choses si attrayantes pour d'autres, au milieu des moyens, des formules et des préparatifs de tout genre auxquels on nous livrait, il m'est arrivé plusieurs fois de dire à notre maître : "Comment, maître, il faut tout cela pour prier le bon Dieu ?", et la preuve que tout cela n'était que du remplacement, c'est que le maître nous répondait : "Il faut bien se contenter de ce que l'on a."

¹¹ Sans vouloir donc déprécier les secours que tout ce qui nous environne peut nous procurer, chacun dans son genre, je vous exhorte seulement à classer les puissances et les *vertus*. Elles ont toutes leur département ; il n'y a que la *Vertu* centrale qui s'étende dans tout l'empire.

¹² L'air pur, toutes les bonnes propriétés élémentaires sont utiles au corps et le tiennent dans une situation avantageuse quant aux opérations de notre esprit ; mais quand notre esprit a acquis, par la grâce d'en haut, ses propres mesures, les éléments deviennent ses sujets, et même ses esclaves, de simples serviteurs qu'ils étaient auparavant. Voyez ce qu'étaient les apôtres.

¹³ Je ne crois point comme vous, Monsieur, que la lumière élémentaire devienne l'enveloppe des agents bienfaisants dans leurs manifestations ; ils ont leur propre lumière à eux, laquelle est cachée dans les éléments. Notre ami Jacob Böhme vous donnera sur cela de si grands coups de jour que je vous renvoie à lui avec confiance, étant bien sûr que vous en serez content. C'est un des points de ses ouvrages qui m'a fait le plus de plaisir et qui s'accorde parfaitement avec les instructions que j'avais reçues autrefois dans mon école.

¹⁴ Mais je suis entièrement d'accord avec vous sur les dispositions essentielles pour avancer dans la carrière, et qui, comme vous le dites très bien, consistent dans un anéantissement profond devant l'Être des êtres, ne conservant d'autre volonté que la sienne, en nous remettant à lui avec un abandon sans limite et une confiance sans borne ; j'ajouterais : en supprimant en nous tout mouvement de l'homme, et nous réduisant (passez-moi la comparaison) à l'état d'un canon qui attend qu'on vienne poser la mèche.

¹⁵ Au sujet de notre ami Böhme, je présume, Monsieur, que vous aurez quelque difficulté à le suivre dans ce qu'il appelle *le premier principe*, d'autant qu'il s'annonce pour parler *créaturellement* d'une chose qui n'est point créaturelle, et que d'ailleurs il l'expose quelquefois, *ce premier principe*, d'une manière qui m'a paru révoltante. Mais pour vous aider, je vous engage, lorsque vous serez un peu dans l'embarras, de relire son ouvrage *Von den Drei Principien* [= *De Tribus Principiis, oder Beschreibung der drei Principien göttliches Wesens* (1619), t. III de l'éd. de 1682. *Des Trois Principes...*, trad. Saint-Martin sur cette éd., 1802], ch. I, n° 4, 5, 6. Ces trois numéros me sont souvent utiles et j'imagine qu'ils vous le seront aussi. C'est pour cela que je vous les indique.

¹⁶ Je recevrai avec plaisir la lettre que vous m'annoncez et qui contiendra votre seconde observation sur la nature élémentaire. Je vous en dirai mon avis, comme de la première, soumettant le tout à votre bon et sage jugement.

¹⁷ Je suis heureux de voir que mon âme trouve un agréable accès auprès de la vôtre. Je vous paye du retour le plus sincère.

¹⁸ Adieu, Monsieur, je vous quitte sans cérémonie, pour vous indiquer, dans le peu de place qui me reste, deux ouvrages sur la voie intime et secrète. Ils sont tous deux dans votre langue et tous deux dans *l'Histoire de l'Église et des hérétiques* [*Unparteyische Kirchen- und Ketzer-Historien...*] par [Gottfried] Arnold [1666-1714], 3 volumes in-folio [Schaffhausen, 1740-1742 ; 1^{re} éd., Francfort, 1699-1700, 4 vols.].

¹⁹ Le premier s'appelle : *Récit de la direction spirituelle d'un grand témoin de la vérité, qui vivait dans les Pays-Bas, vers l'an 1550, et qui, par ses écrits, est connu sous le nom hébreu de "Hiel"* (tome 2^e d'Arnold, partie 3, chapitre 3, paragraphes 10-27, page 343).

²⁰ Le deuxième s'appelle : *Discours de Jeanne Leade* [1623-1704] (*Anglaise de nation*) *sur la différence des révélations véritables et des révélations fausses*, se trouvant dans la préface du soi-disant *Puits du jardin* (*Gartenbrunn*), qui a paru à Amsterdam, l'an 1697 (tome 2^e d'Arnold, partie 3, chapitre 20, page 519).

²¹ C'est une connaissance fraternelle que j'ai à Strasbourg [Charlotte de Böcklin, plus probablement que F. R. Saltzmann] qui m'a envoyé ces deux ouvrages traduits en français de sa propre main. Je ne suis point assez fort dans

l'allemand pour les lire en original. Ils m'ont fait beaucoup de plaisir, surtout le dernier.

²² Vous pouvez m'écrire en droiture à Paris, à l'adresse que je vous ai donnée, sans faire passer les lettres par Lyon.

²³ J'ai daté de Paris, quoique je sois en ce moment à la campagne. Je vous adresse aussi cette lettre à Berne, quoique la vôtre soit datée de Morat. Si je dois me rectifier là-dessus, vous voudrez bien me le dire.

(*à suivre*)